

Bibliothèque numérique

medic@

Bonnet, Amédée. Eloge d'Alphonse Dupasquier

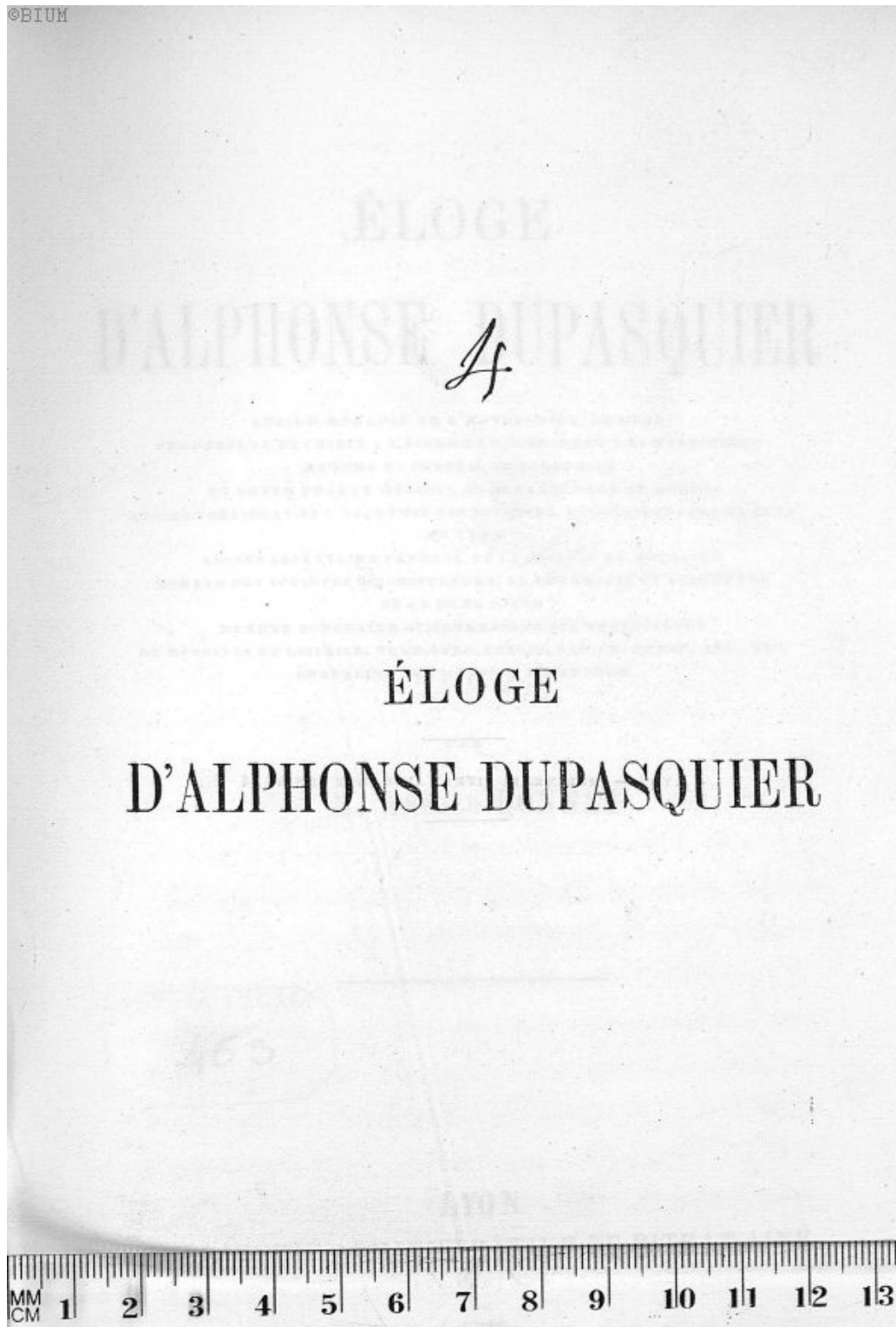
Lyon, Impr. de Pitrat aîné, 1873.

Cote : 90945 t. 28 n° 4



(c) Bibliothèque interuniversitaire de médecine (Paris)

Adresse permanente : <http://www.bium.univ-paris5.fr/hist/med/medica/cote?90945x28x04>



LYON. — IMPRIMERIE PITRAT AÎNÉ, RUE GENTIL, 4

ÉLOGE D'ALPHONSE DUPASQUIER

ANCIEN MÉDECIN DE L'HOTEL-DIEU DE LYON
 PROFESSEUR DE CHIMIE A L'ÉCOLE DE MÉDECINE ET A LA MARTINIÈRE
 MEMBRE DU CONSEIL DE SALUBRITÉ
 ET DOYEN DU JURY MÉDICAL DU DÉPARTEMENT DU RHONE
 ANCIEN PRÉSIDENT DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES, BELLES-LETTRES ET ARTS
 DE LYON
 ANCIEN SECRÉTAIRE GÉNÉRAL DE LA SOCIÉTÉ DE MÉDECINE
 MEMBRE DES SOCIÉTÉS D'AGRICULTURE, DE PHARMACIE ET LINNÉENNE
 DE LA MÊME VILLE
 MEMBRE HONORAIRE OU CORRESPONDANT DES SOCIÉTÉS
 DE MÉDECINE DE LEIPSICK, VURZ-BURG, BERLIN, ZURICH, TURIN, ETC., ETC.
 CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR

PAR

M. AMÉDÉE BONNET



LYON

IMPRIMERIE ADMINISTRATIVE DE PITRAT AÎNÉ

RUE GENTIL, 4

1873

ÉLOGE D'ALPHONSE DUPASQUIER

LU DANS LA SÉANCE PUBLIQUE DE L'ACADÉMIE DE LYON
LE 9 JANVIER 1849

MESSIEURS,

Lorsqu'un membre de l'Académie succombe, un de nous, chargé d'exprimer les sentiments du corps entier, dépose sur sa tombe un tribut d'éloges et de regrets. Cet hommage témoigne des sentiments de confraternité qui nous animent tous, il honore celui auquel il s'adresse, et il apporte une consolation aux douleurs de la famille et de l'amitié.

Cependant, rendu en présence d'une tombe qui vient de se fermer, et dans un lieu qui ne permet guère que l'expression des regrets, il a le caractère d'un adieu bien plus que celui d'une appréciation, il s'adresse aux

vertus de l'homme privé, bien plus qu'aux travaux de l'artiste ou du savant.

Limité par le temps, par les tristes préoccupations, il ne permet qu'une exposition incomplète, qu'un examen insuffisant des productions d'un auteur. Dès lors, il ne peut suffire à ceux dont la vie a été remplie par une longue succession de travaux et d'utiles découvertes. Pour ces hommes rares, la justice demande une appréciation faite avec le temps et la maturité convenables, lue dans une réunion que l'amertume d'une perte récente n'enlève point à la réflexion scientifique.

Ces considérations m'ont conduit, Messieurs, à étudier, dans leur ensemble, et à résumer devant vous les œuvres de M. Alphonse Dupasquier, que l'Académie, la Martinière et l'École de médecine ont eu la douleur de perdre, il y a moins d'une année. Par l'importance de ses découvertes, de son enseignement et de ses écrits, par celle des questions auxquelles son nom doit rester attaché, M. Dupasquier avait droit à cet hommage spécial. En cherchant à le lui rendre, je crois accomplir un acte de justice et je suis convaincu, Messieurs, que je réponds à vos sentiments intimes, tant sont nombreux les amis que s'était faits M. Dupasquier, par la bienveillance de son caractère, par sa loyauté et son amour du bien.

Au milieu de l'agitation dans laquelle nous vivons, vous vous reporterez avec un sentiment de tristesse sereine vers cette existence calme et dévouée à l'étude ; vous penserez aussi qu'il est digne des corps savants, de ne pas se borner, le lendemain d'une mort, à l'expression de la douleur récente et de rappeler, lorsque l'attention publique s'en éloigne, le nom et les travaux des hommes qui ont bien mérité de la science et que la Compagnie s'honore d'avoir comptés dans son sein.

Vous me permettrez de ne pas m'arrêter à des détails biographiques qui sont encore présents à votre mémoire et de passer rapidement sur l'énumération des titres de M. Dupasquier. Les individus peuvent se réjouir des distinctions qui leur sont accordées ; leurs familles peuvent en conserver le souvenir, comme un témoignage d'honneur pour ceux qui leur sont chers : mais la postérité, plus sévère, demande moins à un homme les places qu'il a occupées que l'usage qu'il en a fait, les honneurs qu'il a obtenus que les services qu'il a rendus à son pays, les vérités qu'il a acquises à la science.

En examinant, à ces derniers points de vue, la vie de M. Dupasquier, j'aurai à passer des recherches de médecine à celles d'hygiène ; des découvertes chimiques à des productions littéraires. Cette succession de sujets si divers et n'ayant entre eux que des rapports éloignés

entraînera peut-être quelque confusion dans mon travail, mais elle sera pour vous la preuve de l'activité d'esprit et des labeurs persévérants du collègue regrettable dont j'entreprends d'analyser les travaux.

Les écoles de Broussais et de Laënnec dominaient la médecine, à l'époque où M. Dupasquier étudiait cette science et commençait à l'appliquer. La première, celle de Broussais, se laissait entraîner vers l'explication hypothétique des phénomènes et vers les inductions les plus illégitimes déduites de ces hypothèses ; la seconde, celle de Laënnec, tout en rendant des services durables à la connaissance des lésions et à celle du diagnostic, ne voyait dans les malades que des sujets d'observation et oubliait trop que, si la médecine est l'art de connaître, c'est avant tout l'art de traiter les malades.

Malgré l'entraînement qu'exercent toujours sur la jeunesse les premiers maîtres qu'elle a entendus, les premiers exemples qu'elle a eus sous les yeux, M. Dupasquier sut se défendre des séductions de la nouveauté, et, suivant l'exemple que lui avaient donné ses maîtres et ses collègues à Lyon, il consacra toutes ses recherches à l'étude expérimentale de la thérapeutique. Ses premiers travaux, dans cette direction, datent de 1826.

Il publia, à cette époque, un mémoire sur le traitement du rhumatisme aigu, par les fumigations de

camphre, et, quelques années plus tard, le journal de médecine qu'il avait fondé de concert avec M. Gensoul, contenait son travail sur la nécessité de faire suivre la ponction du ventre, dans l'hydropisie ascite, de l'emploi des diurétiques appropriés.

Le premier de ces mémoires confirmait les préceptes donnés par M. le docteur Amable Cheize ; et le second ceux qu'avait recommandés Monro le fils, dans un travail sur l'hydropisie ascite. Avant de cultiver un terrain qui lui fût spécial, M. Dupasquier soumettait ainsi, à l'examen du raisonnement et des faits, les assertions émises par d'autres auteurs ; il en était, si je puis m'exprimer ainsi, en me servant d'un langage emprunté aux arts du dessin, il en était à sa première manière. C'était bien le traitement des maladies qui le préoccupait, mais ce n'était pas le traitement envisagé à un point de vue qui lui fût propre.

Plus tard, suivant la pensée qui me paraît l'avoir particulièrement animé, il chercha à faire tourner les progrès de la chimie à l'avancement de la thérapeutique ; c'est dans cette vue qu'il expérimenta l'hyposulfite de soude, principe minéralisateur de quelques eaux, dont l'action restait à déterminer ; il démontra, avec cette rigueur de preuve qui abonde dans tous ses écrits, que les hyposulfites ne doivent pas être rapprochés des sul-

fures, sous le rapport de leur action thérapeutique, mais bien des sulfates alcalins ; qu'ils sont purgatifs, comme ces derniers et que leur présence n'ajoute rien aux propriétés hépatiques des eaux dans lesquelles on les rencontre. C'est ainsi que, cherchant les effets des divers produits de la distillation du charbon de terre, il pensa à expérimenter les plus importants d'entre eux ; il appliqua la naphthaline au traitement des catarrhes pulmonaires, et, adoptant un mode d'administration beaucoup trop négligé, il en fait pénétrer les vapeurs dans le poumon par les voies respiratoires.

Mais, de tous les travaux thérapeutiques qu'a fait M. Dupasquier, celui qui méritait et qui a obtenu le plus de retentissement est le perfectionnement qu'il a apporté à la préparation de l'iodure de fer et l'application qu'il en a faite au traitement de la phthisie pulmonaire.

Grâce à lui, on sait aujourd'hui que l'iodure de fer ne peut être innocent qu'à la condition d'être préparé extemporanément, et de telle manière que l'iode soit complètement neutralisé par le fer.

En suivant les procédés qu'il a fait connaître, on n'est plus exposé, comme on l'était auparavant, à donner un remède dans lequel l'iode, mis en liberté, peut déterminer les effets toxiques les plus fâcheux.

Les espérances que M. Dupasquier avait conçues des

avantages de l'iodure de fer dans le traitement de la phthisie se sont-elles réalisées ? Faut-il partager les regrets qui attristaient sa pensée, lorsqu'il rappelait les luttes infructueuses qu'il avait dû livrer pour répandre les convictions qui l'animaient sur l'utilité de l'iodure de fer ? Les opinions restent partagées à cet égard. Mais si la puissance du mal résiste souvent à l'efficacité du remède, l'utilité qu'il a eue dans quelques cas plus favorables n'en reste pas moins réelle.

M. Dupasquier se fût-il exagéré, du reste, l'importance de sa découverte, ne faudrait-il pas voir, dans son illusion, cet entraînement de l'homme de bien, heureux de croire qu'il a résolu un problème dont la solution importe tant à l'humanité et qu'il a scruté avec une ardeur infatigable.

Honorons les savants dans toutes les pensées qui les animent, qui les soutiennent dans les longues recherches, qui produisent toujours, quand elles sont consciencieuses, un résultat utile lors même qu'il est borné.

Ce n'est pas seulement à la médecine pratique que la chimie peut être appliquée avec avantage ; les lumières qu'elle donne ne sont pas moins utiles pour éclairer les questions hygiéniques, pour apprécier le degré d'insalubrité de certaines industries et pour diminuer les dangers qu'elles entraînent.

Cette liaison intime de la chimie et de l'hygiène devait conduire M. Dupasquier à s'occuper de cette dernière science, en l'envisageant surtout dans ses rapports avec la première.

C'est dans cet ordre d'idées qu'il rédigea son travail sur les établissements à fonder dans la presqu'île Perrache, premier mémoire qu'il ait publié sur les moyens de garantir la salubrité publique.

Chacun sait qu'avant l'établissement de la chaussée qui s'étend le long du Rhône, depuis le cours du Midi jusqu'au pont de la Mulatière, les eaux du Rhône et de la Saône arrosaient le vaste delta qui prolonge l'espace occupé par l'ancienne ville de Lyon. A l'aide de la levée qui porte encore son nom, l'architecte Perrache repoussa les deux fleuves jusqu'au lieu où ils opèrent aujourd'hui leur jonction. Mais ce beau travail, dont nous apprécions les heureuses conséquences, fut loin d'être immédiatement utile. Les terrains bas que le courant du Rhône cessa de traverser devinrent des marécages alternativement couverts ou délaissés par les eaux ; véritables foyers pestilentiels, placés au midi de Lyon, ces marais furent la source de fièvres intermittentes, souvent pernicieuses et qui produisirent de grands ravages dans la partie méridionale de la cité à la fin du dernier siècle et au commencement de celui-ci. Tirer un parti utile des

terrains enlevés au courant des eaux, faire cesser l'insalubrité qui avait été le premier effet de cette vaste opération, tel fut donc le problème qui dut préoccuper l'administration.

Ce problème a été résolu depuis par la création d'un chemin de fer et d'un vaste établissement pour l'éclairage au gaz, industries qui n'avaient reçu, en 1825, aucune application dans le département du Rhône par les constructions si étendues qu'exige le génie militaire et par le transport des abattoirs que la plupart d'entre nous ont vu déshonorer encore il y a quelques années l'intérieur de notre ville. Avant l'exécution de ces vastes travaux, on avait projeté de construire dans la presqu'île Perrache des établissements de diverses natures, et, en particulier, des fabriques de produits chimiques. En 1826, l'autorité consulta sur ce projet la Société de médecine. Celle-ci répondit par l'organe de M. Dupasquier à toutes les questions d'hygiène publique qui lui étaient posées. Dans ce travail, l'auteur passait en revue les diverses industries dont on proposait la création ; il montrait les établissements qui devaient être repoussés, les limites auxquelles on devait astreindre ceux qui offraient le moins d'inconvénients, et il entrait dans le détail des précautions spéciales auxquelles ces derniers devaient être assujétis, pour n'exercer aucune influence désagréable ou nuisible.

Il faisait, dès cette époque, une belle application des connaissances chimiques que plus tard il devait pousser si loin ; son travail fut accueilli avec beaucoup de faveur ; la Société de médecine l'accepta comme l'expression de sa propre pensée.

Onze ans plus tard, M. Dupasquier fut nommé membre du conseil de salubrité, de ce conseil qui a rendu tant de services au département du Rhône et dont les travaux longtemps ignorés peuvent être appréciés dignement aujourd'hui qu'ils ont pris place dans le remarquable ouvrage de deux de nos collègues, MM. de Polinière et Monfalcon. Les connaissances spéciales de M. Dupasquier, son zèle à remplir les fonctions dont il était chargé, le firent désigner comme rapporteur d'un grand nombre de commissions ; je voudrais qu'il me fût possible de résumer ici les mémoires qu'il rédigea pour répondre aux questions de l'autorité. Vous y verriez avec quelle consciencieuse attention il étudiait tous les sujets dont l'examen lui était confié et par quel luxe de développements et de preuves il appuyait ses opinions. Cependant, quelle que soit l'importance de ses rapports et celle de ses recherches sur quelques autres points d'hygiène, tels que les effets produits par les vapeurs de phosphore sur les ouvriers, aucun d'eux ne mérite de nous arrêter aussi longtemps que son travail sur les eaux

potables en général et sur celles de Lyon en particulier.

Placée entre deux cours d'eau considérables et dont l'un roule à la mer des eaux toujours salubres et habituellement limpides et fraîches, la ville de Lyon semble devoir être favorisée d'une abondante distribution d'eaux potables, et cependant, elle en est réduite, elle que deux rivières enceignent de trois côtés, aux eaux de puits, rendues insalubres dans quelques parties par la nature des terrains à travers lesquelles elles filtrent, insuffisantes dans les quartiers élevés pour les besoins domestiques et ne permettant d'établir ni fontaines jaillissantes ni cours d'eaux pour l'irrigation des rues et le nettoyage des égoûts.

La nécessité de faire cesser un état de choses aussi déplorable est sentie depuis plus d'un demi-siècle ; et dans cette période de temps, plusieurs sociétés savantes et plusieurs administrations ont cherché à doter la ville d'une distribution d'eaux fraîches, limpides et pures, suffisantes pour satisfaire tous les besoins individuels et concourir à l'ornement et à la propreté de la cité. Mais jusqu'ici rien n'a été réalisé et les plans sont restés à l'état de projets.

Tandis que Marseille recueille les eaux de la Durance et les amène de vingt lieues dans ses murs par des tra-

vaux gigantesques qui dépassent ceux qui sont dus à la puissance romaine ; tandis que Dijon voit dans toutes ses rues couler des ruisseaux d'eau de source, amenés par un canal de dérivation ; que Toulouse puise les eaux de la Garonne, toujours rafraîchies et clarifiées, dans les galeries où elles arrivent par une filtration à travers des bancs de graviers ; en un mot, pendant que la plupart des villes de France ont profité de la prospérité et de la paix dont nous avons longtemps joui pour se procurer une abondante distribution d'eau potable, recueillie par des procédés divers, en rapport avec le milieu dans lequel elles sont placées, Lyon en est réduit à des moyens insuffisants et primitifs, à ceux dont jouissent les villes du dernier ordre. Quand cessera une situation si déplorable ? Quelle est l'administration qui aura la gloire de distribuer l'eau dans toutes les maisons, dans toutes les rues, sur toutes les places, et de la porter même à domicile, comme le gazomètre central distribue aujourd'hui la lumière ? Nous ne pouvons le présumer encore, et suivant toute apparence, la réalisation de ce plan est encore bien éloignée.

Cependant, quelle que soit l'époque où il sera mis à exécution, la postérité devra tenir compte de tous les savants qui, par leurs recherches, auront préparé cette grande amélioration hygiénique. Parmi ces savants,

M. Dupasquier tiendra sûrement une des premières places, tant l'ouvrage qu'il a publié sur les eaux de sources et de rivières en général, et sur celles des environs de Lyon en particulier, est capital en cette matière.

La question importante à résoudre dans le grand débat que soulève la distribution des eaux potables à Lyon est celle de savoir si l'on doit préférer les eaux de source, de la rive gauche de la Saône, ou les eaux du Rhône, amener les premières par un canal souterrain, ou se servir des secondes, préalablement clarifiées par une filtration naturelle.

M. Dupasquier se prononça pour le premier projet, c'est-à-dire pour les eaux de Royes, Neuville, Ronzier et Fontaines, et il développa ses idées avec une si grande réunion de preuves, qu'il entraîna pendant quelques années toutes les convictions. Depuis cette époque, une réaction favorable aux eaux du Rhône s'est manifestée dans l'administration municipale. Il est possible, il est probable même, que le système en faveur duquel l'ouvrage de M. Dupasquier a été écrit succombera dans la pratique, mais la valeur des travaux solides et consciencieux ne dépend pas de circonstances accidentelles, et, quel que soit le parti adopté, on n'oubliera ni les analyses qu'a faites M. Dupasquier des eaux de sources et de celles

du Rhône, ni ses observations sur la température, la limpidité et les applications diverses des unes et des autres.

L'histoire locale dira que ce fut son ouvrage qui fut surtout le point de départ des recherches et des discussions utiles dont la question des eaux a été l'objet. Publié en 1840, ce livre était si avancé pour le temps que la Société de médecine lui décerna une médaille.

Ce ne sont pas cependant les recherches locales, quelque importantes qu'elles soient, qui recommandent spécialement ce travail; le vrai savant qui s'occupe d'une question spéciale ne tient pas sa vue étroitement fixée sur un objet de détail; il s'élève plus haut, il remonte aux principes, et si ces derniers ne sont qu'imparfaitement établis, il les scrute et il les crée au besoin.

C'est ce que fit M. Dupasquier. En comparant entre elles les eaux qui coulent autour de Lyon, il s'aperçut que la science n'était pas fixée sur la question de savoir quelle valeur l'on doit assigner à la présence des divers sels calcaires dans les eaux qui servent à la boisson et aux usages domestiques.

On croyait avant lui que les sels calcaires empêchaient indistinctement l'eau de dissoudre le savon et de cuire les légumes; il découvrit que cette funeste propriété n'appartient qu'au sulfate et au chlorure de chaux, et que

le carbonate de même base, du moins lorsqu'il n'est pas en grande quantité, comme dans les eaux de Sainte-Allyre, en Auvergne, n'enlève aux liquides dans lesquels il est dissous aucune de leurs qualités, et dès lors que sa présence dans les eaux de source de la rive gauche de la Saône ne doit pas les faire rejeter.

Aussi, son livre devint une sorte de monographie des eaux potables, où ce qui est particulier à la ville de Lyon se mêle et se confond sans cesse avec les considérations de pure science, applicables à tous les temps et à tous les lieux.

Comme tous ceux qu'un ordre de recherches a spécialement préoccupés, M. Dupasquier n'abandonna point la question des eaux potables. Il continua à rechercher les moyens d'en déterminer les qualités avec une exactitude de plus en plus grande, et, l'année dernière, il publiait encore dans les *Mémoires* de l'Académie de Lyon les recherches par lesquelles il avait réussi à apprécier, à l'aide des changements de couleur qu'éprouve le chlorure d'or, mis en ébullition dans une eau potable, la présence et même les proportions des matières organiques. La même publication contenait les perfectionnements qu'il avait ajoutés aux moyens déjà connus de déterminer l'existence du carbonate de chaux dans les eaux ordinaires. Après y avoir versé de la teinture alcoolique de bois d'Inde, il

obtient des changements de coloration, qui, aidés de quelques observations secondaires, lui permettent d'apprécier approximativement les proportions du bicarbonate calcique.

L'analyse des travaux de M. Dupasquier sur les eaux potables nous conduit naturellement à celles des recherches qu'il a faites sur les eaux minérales en général et sur les eaux sulfureuses en particulier. S'il est une question scientifique à laquelle son nom doive rester attaché, c'est sans doute celle que nous soulevons en ce moment.

Tous ceux qui ont étudié les eaux sulfureuses savent quelles précautions multipliées, quelle variété d'instruments et quelle longueur de temps exigeait avant M. Dupasquier la détermination de la quantité de soufre contenue dans une eau, à l'état d'acide sulfhydrique, ou à celui de sulfhydrate.

Si l'on précipite le soufre au moyen du nitrate d'argent ammoniacal, suivant la méthode de Grotthus adoptée par tous les chimistes de notre temps, et en particulier par M. Anglada ¹, non-seulement l'analyse exige

¹ Voici par quelle série d'opérations il faut passer pour arriver à la détermination précise de la quantité de soufre précipité : filtrer le liquide, recueillir le précipité, laver celui-ci avec l'acide acétique pour lui enlever les carbonates de chaux et de magnésie qui peuvent être mélangés avec le sulfure d'argent ; filtrer une seconde fois, recueillir le précipité et le laver avec de l'ammoniaque pour enlever le chlorure d'argent, filtrer une troisième fois, dessécher le précipité, qui ne doit plus contenir que du sulfure d'argent, le peser et, d'après des calculs basés sur la connaissance des proportions chimiques, déduire la quantité d'acide sulfhydrique gazeux contenue dans l'eau à analyser.

plusieurs heures, mais il faut pour l'exécuter des flacons, des entonnoirs, des papiers à filtre, du nitrate d'argent, de l'ammoniaque, de l'acide acétique, et, enfin une balance de précision.

Avec des moyens aussi compliqués, il était difficile d'analyser à leur source les eaux sulfureuses, et, par suite, d'arriver à des résultats précis. L'on ne pouvait qu'à grand'peine vérifier les recherches déjà publiées, et, dans les comparaisons que l'on essayait d'établir, il y avait lieu de craindre que les différences observées entre diverses eaux ne tinssent en partie aux différences des procédés mis en usage.

Toutes ces difficultés, toutes ces incertitudes, toutes ces complications ont disparu depuis l'invention du sulfhydromètre. Un tube gradué, de la teinture d'iode, et quelques grammes d'amidon, voilà les moyens simples, peu nombreux, faciles à transporter, avec lesquels M. Dupasquier détermine, sans filtration, sans pesées, et en moins de trois ou quatre minutes, la quantité de soufre contenue dans une eau. Et, que l'on ne croie point que la commodité et la simplicité du moyen ne s'acquièrent ici qu'aux dépens de la précision ; la sûreté des résultats est aussi grande que la facilité pour les obtenir. A défaut de preuves expérimentales, qu'il serait trop long d'exposer ici, il me suffira de dire que MM. Dumas

et Pelouze, chargés de faire un rapport à l'Institut sur la méthode de M. Dupasquier, lui ont donné la plus entière approbation.

La sulfhydrométrie est trop importante, elle occupe une trop grande place dans les travaux de notre collègue, pour que je ne dise point comment il fut conduit à sa découverte, et comment il la porta au degré de perfection où nous la voyons aujourd'hui.

En versant goutte à goutte dans l'eau sulfureuse d'Allevard de la teinture d'iode, réactif qui n'avait pas été employé avant lui dans l'analyse des eaux minérales, M. Dupasquier remarqua que, dans le début de l'opération, l'eau sulfureuse ne se colorait point en jaune, mais qu'elle devenait blanchâtre et lactescente; tant que durait cette précipitation, la solution d'amidon ne changeait pas de couleur, malgré l'énorme quantité de teinture d'iode employée. Une goutte de plus de réactif suffit pour tout changer; l'eau minérale prit une teinte jaunâtre, et quelques gouttes de solution d'amidon lui communiquèrent une belle couleur bleue.

M. Dupasquier comprit parfaitement que, dans cette expérience, l'iode, rendu liquide par l'alcool, et par conséquent très-divisé, réagissait immédiatement sur l'acide sulfhydrique, s'emparait de son hydrogène et précipitait le soufre à l'état d'hydrate. Tant qu'il restait une

trace d'acide sulfhydrique, l'amidon n'était point coloré en bleu par l'iode, mais dès que celui-ci ne trouvait plus d'hydrogène avec lequel il pût se combiner, il réagissait sur l'amidon et devenait immédiatement reconnaissable.

Réfléchissant sur les conséquences à déduire de ces remarquables observations, l'auteur en conclut que l'on pourrait déterminer la quantité d'acide sulfhydrique contenue dans une eau minérale d'après la quantité d'iode que l'on pourrait y verser, sans que l'amidon fût coloré en bleu ; il pensa que le poids de cet iode pourrait être déterminé, sans balance, en le dissolvant dans l'alcool à un titre déterminé et le faisant écouler d'un tube rigoureusement gradué.

C'est en partant de ces principes que M. Dupasquier créa la méthode simple, précise et usuelle dont je démontrerai plus haut la supériorité sur toutes les méthodes usitées avant lui.

Ce moyen d'analyse est aujourd'hui enseigné dans tous les cours, exposé dans tous les ouvrages, et il reçoit chaque jour d'utiles applications.

Je parcourais, il y a quelques années, les eaux minérales des Pyrénées, et lorsque j'allais recueillir auprès des médecins chargés de l'administration de ces eaux des renseignements sur la nature et les propriétés des

sources dont ils dirigeaient l'emploi, il n'en est pas un seul qui ne me parlât du sulfhydromètre de M. Dupasquier, qui ne l'eût à sa disposition et qui n'en eût fait usage.

A Bagnères-de-Luchon, à Barèges, à Saint-Sauveur, à Canterets, à Eaux-Bonnes, partout où je dirigeai mes courses, je trouvai la découverte de M. Dupasquier ; et, à Bagnères-de-Luchon, je pus constater, de concert avec M. Fontan, à qui la science doit aussi de belles recherches sur les eaux des Pyrénées, tout le parti que l'on pouvait tirer du sulfhydromètre.

Dans une visite de moins de deux heures, M. Fontan détermina la quantité de soufre, de douze sources, sortant par des fentes séparées du rocher. J'étais heureux de voir ces belles applications des découvertes de notre compatriote ; j'étais fier du retentissement qu'avaient ses travaux, dans des contrées si éloignées de nous, et, en même temps, j'y voyais un reflet d'honneur se reportant sur notre école, j'y puisais un encouragement pour tous ceux qui se livrent à des travaux consciencieux et utiles. Le travail du savant, même lorsqu'il habite une ville de province, peut donc retentir au loin, puisque celui de notre collègue, sorti de l'enceinte des Académies et des Écoles, avait un écho lointain jusqu'au milieu de ces vallées qui semblent si loin de la civilisation.

Vous connaissez, Messieurs, les beaux travaux que M. Dumas a développés dans ses cours de chimie, sur les changements de combinaison qu'éprouvent sans cesse les corps élémentaires qui font partie des êtres organisés, l'oxygène, l'hydrogène, l'azote, le phosphore, le soufre, etc. L'un des mémoires de ce brillant professeur qui fixa le plus l'attention publique, et qui touchait à cet ordre d'idées, fut celui qu'il présenta à l'Institut en 1846 et dans lequel il démontrait par quelles combinaisons diverses et successives passe le soufre qui entre dans la composition des eaux minérales. La plupart des chimistes apprirent, pour la première fois, dans ce travail, que l'acide sulfhydrique qui se dégage de ses eaux se transforme en acide sulfurique, dès qu'il a le contact d'une matière organique. Ce fait, l'un de ceux sur lesquels s'appuyaient surtout les développements de l'auteur, était connu depuis longtemps par les travaux de M. Bonjean, de Chambéry, et par ceux de M. Dupasquier. Ce dernier avait démontré, en effet, dans son ouvrage publié en 1841, sur les eaux d'Allevard, que la production spontanée d'acide sulfurique avait lieu non-seulement à Aix, où M. Bonjean en avait reconnu la présence, mais à Allevard, où personne ne l'avait recherché.

Ainsi, dans son étude approfondie des eaux sulfureuses, M. Dupasquier avait précédé M. Dumas dans

une découverte qui a vivement préoccupé les esprits et servi de base à quelques-uns des plus beaux aperçus que la chimie ait présentés dans ces derniers temps.

Indépendamment des découvertes chimiques que nous venons de signaler sur les eaux potables et sur les eaux sulfureuses, nous pourrions en citer un grand nombre qui sont dues à M. Dupasquier et qui sont consignées dans divers recueils scientifiques : tels sont ses procédés pour débarrasser l'acide sulfurique de l'arsenic qu'il contient, par un courant d'hydrogène sulfuré qui précipite le métal à l'état de sulfure insoluble ; ses recherches sur les moyens de démontrer simultanément la présence de l'iode et du brôme dans le *fucus crispus* et dans l'éponge calcinée, enfin ses observations sur un nouveau composé d'hydrogène et de fer.

Mais je dois me borner au simple énoncé de ses recherches, leur analyse me conduirait à des détails trop étendus pour le temps dont je puis disposer.

En exposant les découvertes chimiques de M. Dupasquier, j'ai cité deux des ouvrages qui sont sortis de sa plume : son *Traité des Eaux de sources et de rivières*, et son *Histoire chimique et médicale des Eaux d'Allevard*. Ces deux importantes publications furent suivies, quelques années plus tard, du premier volume de la chimie industrielle, que la mort l'a empêché de terminer.

Achevé, cet ouvrage aurait comblé une véritable lacune dans l'enseignement. La *Chimie appliquée aux arts* de Chaptal date d'une époque trop éloignée pour renfermer tous les faits et toutes les théories que doivent connaître les industriels de nos jours, et le *Traité de chimie appliquée aux arts* de M. le professeur Dumas, par son étendue et par la date de publication de ses premiers volumes, qui remonte à près de dix-huit ans, ne peut satisfaire lui-même les exigences de ceux qui veulent connaître les éléments et l'état présent de la science.

Tous ceux qui ont lu le premier volume de l'ouvrage de M. Dupasquier peuvent dire combien il est regrettable qu'il soit inachevé. La clarté, la précision mathématique s'y trouvent jointes à une exposition complète de chaque question, à un discernement heureux des sujets importants et de ceux qui ne doivent être qu'effleurés, enfin à la citation toujours impartiale et juste des auteurs qui ont concouru aux progrès de la science.

Sans aucun doute, si la mort n'avait pas arrêté prématurément M. Dupasquier, il aurait complété son ouvrage avec la même conscience et le même succès qu'il l'avait commencé. Nous en avons pour garants non-seulement les manuscrits qu'il a laissés, mais son ardeur et sa persévérance qui semblaient s'être accrus avec l'âge ; tandis que la plupart des hommes qui atteignent, comme

lui, leur cinquante-cinquième année, tendent à se reposer, quand ils ne l'ont pas fait plutôt, ou se bornent à ces exercices professionnels qui, devenus une sorte de routine, exigent à peine quelque application de l'esprit, M. Dupasquier poursuivait ses écrits et ses recherches avec une ardeur qu'aurait égalé, à peine la plus grande activité de la jeunesse.

A l'inverse de la plupart des savants qui ont produit leurs plus belles œuvres avant l'âge de quarante ans, M. Dupasquier avait fait, à partir de cette époque de sa vie, tous les travaux qui illustreront son nom. Admirable fécondité que celle des hommes vraiment supérieurs, ils continuent à produire même à cette époque de la vie où tout invite au repos et à la jouissance des labeurs accomplis. Cuvier préparait de grandes publications, lorsque la mort le surprit dans sa soixante-sixième année ; et nous venons tous d'assister aux derniers moments de M. Berzélius, qui, dans la longue maladie qui a mis fin à son existence, privé de l'usage de ses membres, mais conservant toute la force de sa pensée, continuait, au milieu de sa douloureuse vieillesse, à suivre, dans l'Europe entière, les mouvements de la science et à guider les expérimentateurs dans leurs travaux.

Les découvertes et les écrits de M. Dupasquier ne peuvent être séparés de son enseignement. Ceux qui ont

suivi le cours de chimie qu'il professait à l'École de médecine se rappellent tous comme il traitait les questions d'une manière complète, précise et méthodique. Ils savent avec quelle habileté il répétait les expériences, et comme dans son enseignement les faits de détail et les vues d'ensemble s'enchaînaient avec logique.

Cependant, quelque remarquable que fût ce cours, il était moins digne d'être signalé que celui de la Martinière, où M. Dupasquier a professé la chimie pendant douze années.

L'établissement de la Martinière est l'un des plus remarquables et des plus utiles que renferme notre cité; les enfants du peuple y sont instruits gratuitement, et l'instruction qu'ils y reçoivent en forme des chefs d'ateliers dans la teinture, dans la fabrication des étoffes de soie et dans tous les arts qui se rattachent à la construction des édifices. La théorie y est toujours rapprochée des applications et des faits, et les élèves s'y préparent tout à la fois à l'exercice manuel de leurs professions et à l'intelligence des perfectionnements que celles-ci peuvent réclamer.

Admirable institution! elle éclaire le peuple et élève ses pensées; elle lui donne des fonctions, mais après l'en avoir rendu digne; bien différente, en cela, d'utopies que nous avons vu naguère se produire au grand détriment

des classes laborieuses, elle n'excite l'ambition qu'en donnant les moyens de la satisfaire ; elle prépare des droits, mais avant, elle familiarise avec les devoirs.

C'est l'Académie de Lyon qui a tracé le plan général d'études qui est propre à la Martinière, c'est elle qui a montré que la fondation du major général Martin ne devait être ni un atelier, ruineuse et stérile imitation de ce que fait l'industrie privée, ni une école de sciences abstraites, que l'intelligence d'enfants sans éducation n'est point préparée à comprendre et qui ne pourrait faire germer en eux que d'ambitieuses et inapplicables prétentions.

Le but indiqué, il fallait découvrir les moyens de l'atteindre ; pour rendre fructueux cet enseignement nouveau, il fallait des méthodes nouvelles, propres à éclairer l'esprit et à frapper les sens. M. Tabareau a eu l'honneur de satisfaire à ces exigences et de créer des méthodes utiles qui sont appelées à rendre des services, bien au-delà de l'étroite enceinte où elles ont été primitivement appliquées. Il les indiqua à M. Rey, qui professa la chimie à la Martinière de 1832 à 1836, mais nous pouvons le dire sans cesser d'être juste envers lui, son idée première a reçu entre les mains de M. Dupasquier d'admirables développements, de fécondes conséquences.

J'ai assisté à l'une de ses leçons, de concert avec

M. Donné, alors inspecteur des écoles préparatoires, et je ne saurais dire combien nous fûmes frappés l'un et l'autre de la nouveauté de la méthode et de la beauté des résultats.

Chaque groupe de deux élèves avait un petit laboratoire sur la table qui était placée au-devant de lui : éprouvettes, cuve à eau, tubes recourbés, verres à pied, agitateurs, réactifs, tout ce qui sert aux expériences ordinaires était à leur disposition. Pendant que le professeur analysait un sel ou recueillait un gaz, ils répétaient la même opération. Les expériences compliquées étaient seules en dehors de ces répétitions pratiques. Enfin, chacun d'eux avait une ardoise sur laquelle il écrivait sa réponse aux questions adressées par le professeur. Rien de curieux comme d'assister à l'examen que M. Dupasquier fit subir devant nous à tous ces enfants ; ils n'étudiaient la chimie que depuis une ou deux années, ils étaient entrés à l'école n'ayant aucune notion de cette science et ne connaissant guère que l'écriture et le calcul élémentaire, et cependant ils répondaient avec une précision étonnante. M. Dupasquier leur demandait-il quelle était la formule de l'acide sulfurique ; chacun d'eux écrivait sa réponse, tous les bras étaient levés, tenant l'ardoise tournée contre le professeur, et un coup d'œil jeté sur ces tableaux mobiles faisait discerner en un ins-

tant si la réponse était juste ou si elle était erronée. Nous fûmes étonnés de voir combien était familière aux élèves cette chimie nouvelle, qu'on peut appeler mathématique. La formule de plus de dix corps fut successivement demandée ; dans ce nombre se trouvaient des acides, des alcalis, des sels ; à peine vîmes-nous une ou deux réponses erronées à chaque interrogation.

Notre étonnement fut bien plus grand encore lorsque, choisissant des élèves de seconde année, et au hasard, nous leur donnâmes à déterminer des sels. Tous en précisèrent la nature avec une admirable justesse, et ce qui nous frappa le plus, ce fut moins le résultat obtenu que la suite de raisonnements logiques par laquelle chacun d'eux sut y arriver.

Sans aucun doute, ce serait faire une chose utile que de reproduire dans tous les cours réguliers de chimie un enseignement semblable à celui que M. Dupasquier faisait à la Martiniière. Il faudrait imiter dans tous ses détails le laboratoire commode et peu dispendieux qui est mis à la portée de chaque élève. Il faudrait imiter aussi le professeur dans l'enseignement qu'il donnait, si méthodique, si propre à inspirer à la jeunesse le goût de la science et à lui en faciliter l'acquisition.

La liste déjà bien longue des recherches que M. Dupasquier a pu terminer serait beaucoup plus étendue, si

la mort lui eût permis de compléter toutes les œuvres qu'il méditait. Indépendamment de son *Traité de chimie industrielle*, dont un seul volume a paru, son *Manuel de chimie*, à l'usage des élèves de la Martinière, résumé en deux volumes des leçons qu'il professait à cette école, est resté à l'état de manuscrit.

M. Dupasquier méditait encore un ouvrage non moins important et plus original, je veux parler d'un traité des eaux minérales.

Ses études spéciales sur les eaux sulfureuses avaient dirigé son attention sur ce sujet, il avait visité la plupart des établissements thermaux de la France et des pays voisins, il les avait étudiés en médecin, en chimiste et en géologue ; indépendamment de sa *Monographie sur les eaux d'Allevard*, il en avait publié sur les eaux salines de la Motte, sur une nouvelle source alcaline gazeuse, découverte à Vals, département de l'Ardèche, et enfin sur les eaux ferrugineuses de Saint-Clair. En comparant toutes ces recherches spéciales, il était arrivé à des opinions très-remarquables sur le rapport de la nature des eaux avec les terrains qu'elles traversent.

On peut le dire, sans être démenti par un homme compétent, aucun des ouvrages que possède la France, sur les eaux minérales n'est propre à les faire connaître. Ce sont de simples dictionnaires, moins l'ordre alphabé-

tique, dont les articles sont composés de matériaux incomplets, erronés et fournis par une cupide partialité ; M. Dupasquier aurait comblé ces lacunes, toutes les questions scientifiques qui se rattachent aux eaux auraient été traitées par lui avec une grande supériorité et une parfaite connaissance du sujet.

Cet ouvrage était, depuis plusieurs années, l'une de ses plus constantes préoccupations. Je ne puis me rappeler à ce sujet, sans amertume, la dernière conversation que nous eûmes ensemble ; pendant plus d'une heure, il me développa ses vues et ses recherches sur cette question. Il me disait ses plans pour l'avenir, les recherches qui lui restaient à faire, l'époque où il devait les publier, et pendant qu'il s'animait ainsi, à l'espérance de la gloire que devaient lui rapporter ses travaux et de l'avenir lointain pendant lequel il pourrait les développer, je sentais mon âme brisée de tristesse ; je contemplais l'affaissement de toute son attitude, l'altération de ses traits, et je recueillis les derniers éclairs de sa pensée, comme le testament scientifique d'un homme qui allait bientôt mourir. Triste et douloureux contraste entre la vigueur, les élans de l'âme et l'affaiblissement du corps ! Ce dernier jour où je conversai avec notre ami me rappellera toujours combien sa perte nous a privés d'utiles travaux et à quel point sa vie scientifique était loin d'avoir porté tous ses fruits.

Lorsque tant d'œuvres achevées et incomplètes ont été le fruit d'une vie terminée à cinquante-six ans, on peut croire que la science a dû absorber toutes les pensées de l'homme dont on apprécie les travaux. Mais les âmes d'élite ne se bornent point à rechercher ce qui est vrai et ce qui est matériellement utile ; l'idée du beau tient une grande place dans leurs pensées, elles se plaisent à en étudier toutes les manifestations, dans les arts de la musique et du dessin. Cette tendance, nous la trouvons chez M. Dupasquier, et ce n'est pas seulement comme amateur qu'il s'était occupé des questions d'esthétique ; les journaux de notre cité renferment un nombre immense d'articles dans lesquels il appréciait les expositions annuelles de la Société des Amis des Arts, les œuvres littéraires qui se produisaient sur nos théâtres et les artistes qui en étaient les interprètes.

Si le temps me permettait de vous citer quelques fragments de ses critiques, vous verriez combien était développé chez lui le sentiment du beau, comme il appréciait avec un enthousiasme réfléchi et raisonné les grands artistes, et avec quelle heureuse association de tact naturel et de connaissance pratique il savait juger leurs œuvres.

Vous retrouverez toutes ces qualités dans l'appréciation qu'il fit de l'exposition des Amis des Arts en 1836 et qu'il publia sous le titre : *De l'Art à Lyon*, dans une

suite de livraisons accompagnées de lithographies reproduisant les œuvres principales qui signalèrent cette belle exposition.

En rendant une justice méritée aux hommes si nombreux qui honorent aujourd'hui notre école de peinture, il se plut à rappeler la gloire qu'avaient jetée sur notre cité leurs prédécesseurs, si vantés à une époque, si injustement dépréciés depuis. Il montra que, dans les premières années de ce siècle, cette école fit revivre dans la peinture les traditions du moyen âge et qu'elle devança, par des œuvres pleines d'exactitude et de sentiment, les travaux dont cette période de notre histoire a été depuis l'objet.

Lorsque M. Dupasquier se délassait ainsi dans l'étude des arts de ses travaux scientifiques, il trouvait au milieu des siens un utile concours et une grande conformité de goûts. Madame Dupasquier cultivait la peinture avec un rare succès et perfectionnait un talent dont l'exercice lui apporte aujourd'hui quelque consolation dans sa douleur ; M. Louis Dupasquier, collègue et émule de son frère à l'école de la Martinière, élevait un monument à l'architecture et à l'histoire dans sa *Monographie de l'église de Brou* ; tous deux vivaient unis par les jouissances de l'esprit comme par les attachements du cœur ; ils s'excitaient et s'éclairaient les uns les autres. Union

de la famille, bonheur d'un père qui voit fructifier chez deux de ses fils des talents distingués, vous m'inspirez trop de vénération pour que je vous passe sous silence, au risque même de blesser un mérite modeste.

Quelques années après la publication de ses *Critiques artistiques*, M. Dupasquier, ému comme le fut la France entière, à la nouvelle de la mort tragique d'un artiste que nous avions tous admiré, dont il avait apprécié le cœur et pour un jour consolé le découragement, en retraça la vie dans un écrit plein d'une tristesse que le charme du style communique invinciblement au lecteur.

Mais, de toutes ses productions littéraires, celle qui peut-être eut le plus de retentissement, ce fut le discours de réception qu'il prononça en 1831, lors de son entrée à l'Académie de Lyon, et dans lequel il traita de l'influence que devait avoir la révolution de Juillet sur les lettres et sur les sciences.

Aujourd'hui qu'éclairés par les événements nous pouvons juger, sans effort de prescience, les idées de notre collègue, nous ne nous donnerons pas la tâche facile d'en apprécier la valeur. Bornons-nous à répéter cette réflexion, qui s'est présentée dans tous les temps aux esprits sérieux et à laquelle les derniers événements ont donné plus de valeur : heureux les hommes de lettres et de sciences qui se tiennent éloignés des luttes po-

litiques ; leur esprit ne s'y développe point dans sa sphère naturelle ; leur bienveillance s'y émousse, et les jugements qu'ils ont portés dans l'ardeur de la passion amènent souvent, quand les temps calmes sont revenus, un triste retour sur le passé, Plût au ciel, du reste, que la France de notre temps se fût élevée, comme l'espérait M. Dupasquier, à un degré de fécondité et de gloire inconnu aux époques qui nous ont précédés ! Plût au ciel que le temps eût confirmé les espérances qu'il se plaisait à concevoir sur l'avenir et la grandeur de notre pays !

Dans l'analyse que je viens de vous présenter, je voulais surtout vous parler du savant, et tel est l'enchaînement qui existe entre tous les actes de la vie qu'il m'a été impossible de ne pas vous dire les qualités du cœur de notre ami. Vous avez retrouvé dans sa critique toujours encourageante cette bonté inaltérable qui respirait dans toute sa personne et dans tous les actes de sa vie ; son empressement à faire valoir ce qui honore notre cité vous a rappelé cette tendance de son esprit à seconder tous les efforts qui se faisaient autour de lui pour faire avancer les sciences ou perfectionner les arts. Loin de voir avec dépit, comme beaucoup d'esprits chagrins, les succès de ses collègues ou de ses compatriotes, il y plaudissait avec effusion de cœur, preuve du sentiment désintéressé avec lequel il cultivait la vérité et

recherchait le bien. Son dévouement à l'amitié ne se démentait jamais ; il le poussait même, si je puis dire ainsi, jusqu'à une sorte de fanatisme, car il ne consentait qu'avec une résistance qui s'avouait difficilement vaincue, à reconnaître des défauts chez ceux auxquels il avait voué son estime et son affection.

M. Dupasquier avait cette exquise sensibilité qui nous identifie tellement avec les peines de ceux au milieu desquels nous vivons, qu'elles nous affectent et nous troublent comme si elles nous étaient personnelles. Heureuse et cruelle disposition de l'âme, elle inspire le dévouement et l'esprit de sacrifice à ceux qui en sont doués ; elle leur acquiert ces amitiés sincères qui naissent des douleurs comprises et partagées, mais de quelles angoisses elles remplissent le cœur de celui qui vit sans cesse au milieu des inquiétudes et des larmes des familles ! Sans doute, elle contribua à éloigner M. Dupasquier de la pratique médicale civile, plus émouvante encore que celle des hôpitaux, car elle met en rapport, non-seulement avec celui qui souffre et qui meurt, mais avec tous ceux qui s'inquiètent ou pleurent autour de lui.

Et, cependant, lorsqu'il n'avait plus le stimulant que donne une profession à conserver ou à rendre meilleure, il continua son service de médecin auprès des pauvres de l'Hôtel-Dieu, et tous ceux qui l'ont suivi dans l'exer-

cice de ces nobles fonctions, qui étaient toutes pour lui d'humanité et de science, savent comme il comprit les consolations à donner aux malheureux que la maladie et la misère obligent de quitter leurs familles et de demander un asile aux établissements charitables. Il n'eut jamais pour eux une parole d'impatience, et les trésors de sa bonté furent dispensés aussi largement à ceux qui étaient pauvres et inconnus qu'il aurait pu le faire pour ceux qui étaient riches ou entourés de l'attention publique.

C'est avec ce dévouement à ses devoirs, cette bonté parfaite, qu'il remplit toutes les fonctions dont il fut chargé ; il n'eut d'enthousiasme que pour la vérité, pour le beau et pour la gloire. Ce n'était pas la fortune qu'il se proposait pour but, et cette élévation de sa pensée vous explique la constance et la fécondité de ses efforts.

L'homme ne fait rien de grand, quand il agit en vue d'un bien matériel. Les nations s'affaiblissent, dès qu'elles s'animent au désir des réalités qui se touchent et qui se voient. Tristes spectateurs des maux qu'engendre cette préoccupation du bien-être et de l'aisance, nous devons honorer ceux qui ne la partagent point, et qui, à l'exemple de notre collègue, poursuivent le développement de leurs pensées dans ce but immatériel que comprennent seules les âmes généreuses et capables des grandes choses.

ENCYCLOPÉDIE BIOGRAPHIQUE DU XIX^e SIÈCLE

MÉDECINS CÉLÈBRES

M. DUPASQUIER

C'était le 27 août 1793, pendant le siège de Lyon : une jeune femme, sans pain et sans asile, car une bombe venait, en détruisant sa modeste habitation, de lui enlever ses derniers moyens d'existence, cheminait péniblement vers la demeure de son père, située à Chessy, village du département du Rhône, que sa position et ses riches mines de cuivre ont rendu célèbre. A peine était-elle arrivée, qu'au milieu de douleurs et d'angoisses inexprimables qu'augmentaient encore le retentissement lointain du canon et le souvenir des dangers que courait son mari, enrôlé parmi les défenseurs de la ville héroïque, elle mit au monde un fils, auquel on donna le nom d'Alphonse Dupasquier, aujourd'hui l'un des hommes dont la science s'honore le plus.

Élevé sous les yeux d'un père instruit, le jeune Dupasquier témoigna de bonne heure un goût prononcé

pour la culture des sciences et des arts : à dix ans, il consacrait déjà le peu d'argent qu'il recevait pour ses menus plaisirs à se composer une bibliothèque, un petit cabinet de minéralogie et une collection de dessins. Sa famille, frappée de ces heureuses dispositions et présageant ce qu'il pouvait être un jour, le destina à la médecine.

Il avait à peine douze ans, lorsque la mort vint lui enlever son père. Cette perte, en le frappant dans ses plus chères affections, le força d'interrompre ses études littéraires, qu'il ne compléta que plus tard. Sa mère, qui avait à pourvoir aux besoins d'une nombreuse famille, le plaça alors comme élève dans une des meilleures pharmacies de Lyon.

Son apprentissage terminé, en 1811, M. Dupasquier se rendit à Paris pour y apprendre les sciences physiques et naturelles, dont la connaissance est indispensable à l'exercice de la pharmacie. Ce fut à partir de cette époque qu'il se livra avec ardeur à l'étude de la chimie, qu'il devait plus tard professer avec tant de distinction.

De retour à Lyon en 1815, M. Dupasquier se dégoûta de la profession de pharmacien, qui ne pouvait se concilier avec sa passion pour l'étude ; il eut alors la pensée de réaliser le projet qu'avait eu son père de le faire entrer dans la carrière médicale. Par suite de cette déter-

mination, il passa deux années à l'Hôtel-Dieu de Lyon, puis se rendit de nouveau à Paris, où il suivit les cours de l'École de médecine, ceux du Collège de France, du Jardin des Plantes et de la Sorbonne, jusqu'en 1821. Dans cet intervalle, pour mettre à profit le résultat de ses premières études, et sans toutefois interrompre celles de médecine, il se présenta à l'École de pharmacie et y obtint, après les épreuves les plus brillantes, le diplôme de pharmacien. Sa réception au grade de docteur en médecine eut lieu le 10 juillet 1821, après des examens non moins remarquables. Sa thèse, qui a pour titre : *De l'Imagination et de son Influence sur l'homme dans l'état de santé et de maladie*, signala chez son auteur une grande variété de connaissances et un remarquable talent d'écrivain, talent dont il a donné depuis des preuves plus manifestes.

Pendant environ douze années, M. Dupasquier se livra à la pratique de la médecine, négligeant beaucoup ses chères sciences, ainsi que la culture des arts et des lettres, qui avaient rempli les loisirs de sa vie d'étudiant, pour se livrer presque exclusivement à la lecture des Syderibea, des Boglivi, des Stoll et des autres maîtres de l'art. Dans cet intervalle il s'acquit, parmi ses confrères, une réputation de médecin instruit, d'écrivain habile, et il devint d'abord membre, puis secrétaire

adjoint, et enfin secrétaire général de la Société de médecine. Deux fois il a rendu compte des travaux de cette compagnie avec la consciencieuse exactitude, l'esprit de méthode et la clarté de style qui caractérisent ses autres écrits. En 1827, il concourut pour obtenir une place de médecin de l'Hôtel-Dieu : il y en avait deux à donner ; il obtint la première.

Nommé médecin de ce vaste hôpital, dont la réputation est européenne, M. Dupasquier voulut tirer parti pour la science des nombreux matériaux qu'il renferme et entreprit, avec M. Gensoul, chirurgien-major du même établissement, puis continua avec M. Imbert, chirurgien en chef de l'hospice de la Charité, la publication d'un recueil destiné à faire connaître la pratique de la chirurgie et de la médecine lyonnaises. Le *Journal pratique des hôpitaux de Lyon* fut bien accueilli. Malheureusement sa publication dut être interrompue, après la révolution de Juillet, par des circonstances indépendantes de la volonté de ses auteurs. Avant cette publication, M. Dupasquier avait déjà fait paraître plusieurs travaux relatifs à la médecine : nous citerons particulièrement sa *Dissertation sur les signes de l'empoisonnement par l'arsenic*, et son *Mémoire sur l'emploi du camphre dans le rhumatisme*. Ce dernier travail fut inséré dans la *Revue médicale*.

Après ces douze années de pratique médicale, il fut atteint d'une maladie qui donna les craintes les plus graves pour sa vie. Pendant près de quinze mois, il traîna une existence pénible, languissante, et fut obligé d'abandonner sa clientèle. Revenu à la santé, il ne se sentit plus le courage de recommencer la vie de privation et de dégoût qui accompagne la pratique médicale; il l'abandonna pour ne plus la reprendre.

M. Dupasquier, qui n'a cessé de prendre une part active au grand mouvement intellectuel développé depuis une quinzaine d'années dans la seconde ville du royaume, avait contribué, comme actionnaire et comme écrivain, à fonder deux grands journaux, d'abord le *Précurseur*, ensuite le *Courrier de Lyon*; débarrassé de la pratique de la médecine, il prit une part active à la rédaction de cette dernière feuille, dans laquelle il fut exclusivement chargé de diriger la partie scientifique, artistique et littéraire. Le talent d'écrivain qu'il manifesta dans cette rédaction, la manière consciencieuse et tout à la fois pleine de convenance avec laquelle il exerça la critique, les connaissances scientifiques variées et la profonde intelligence de l'art dont il ne cessa de faire preuve, lui assurèrent de plus en plus l'estime générale et le firent admettre à l'Académie de Lyon, dont il devint plus tard le président. Déjà il avait été reçu membre de la Société

royale d'agriculture, puis de la Société linnéenne, dont il a été, pendant plusieurs années, le secrétaire général.

Depuis cette courte période, presque toute littéraire, et qui marque une sorte de repos dans la vie scientifique, ce savant s'acquit l'affection de plusieurs grands artistes. Pour remplir un devoir d'amitié à la mort de l'infortuné Adolphe Nourrit, il publia sur cet illustre chanteur une notice nécrologique pleine de sentiment, de sensibilité et de chaleur.

De la même époque datent aussi plusieurs publications littéraires de ce médecin encyclopédiste, parmi lesquelles nous citerons, comme hors de ligne par l'élévation de la pensée, un discours qui a pour titre : *De l'Influence que doit exercer le gouvernement fondé par la révolution de Juillet sur les progrès des sciences, des lettres et des arts.*

La vie purement scientifique de M. Dupasquier remonte à l'année 1834 : nommé alors professeur de chimie à l'institution La Martinière, école d'arts et métiers devenue célèbre, et qui ne compte pas moins de deux cents à deux cent cinquante élèves, il comprit qu'il devait désormais sa vie tout entière à la science qu'il allait enseigner. Cette résolution prise, il l'exécuta sévèrement, abandonna ses travaux littéraires et se donna avec ardeur aux recherches du laboratoire et à l'étude constante

des traités généraux et des mémoires de nos grands chimistes. L'esprit de méthode et la clarté qu'il apporta dans ses leçons ne tardèrent pas à attirer l'attention sur son enseignement, qui obtint beaucoup de succès. Aussi, lorsqu'en 1838, l'École de médecine de Lyon fut augmentée de deux nouvelles chaires, fut-il désigné, du choix de M. le ministre de l'instruction publique, pour occuper celle de chimie médicale. Chargé de ce nouvel enseignement, il s'y est constamment fait remarquer par son exactitude, son zèle, et par la clarté de ses démonstrations ; constamment son cours a été suivi par un auditoire nombreux et affectionné aux leçons du maître.

Depuis qu'il professe la chimie dans ces deux établissements, M. Dupasquier ne s'est pas borné à bien préparer ses leçons, à bien diriger ses élèves : il n'a cessé de s'occuper de travaux chimiques, qui l'ont fait très-avantageusement connaître du monde savant. Diverses circonstances l'ont porté plus particulièrement à s'occuper de l'étude des eaux potables et des eaux minérales ; et nous ne serons pas contredit par les hommes spéciaux, quand nous dirons que ce médecin chimiste a fait faire un remarquable progrès à la science de l'*hydrologie*. L'important ouvrage qu'il a publié sur les eaux potables (*Des Eaux de source et des Eaux de rivière, étudiées comparativement sous le double rapport hygiénique*

et industriel, in 8° de plus de 500 pages) est ce que la science possède de plus capital sur cette matière. De l'avis de beaucoup de médecins, de chimistes et d'ingénieurs très-haut placés dans la science, ce travail a jeté un jour tout nouveau sur la question des eaux potables et devra toujours être consulté quand il s'agira d'établir des distributions d'eaux publiques. Indépendamment d'ailleurs de sa valeur comme travail hygiénique, ce livre contient les résultats de recherches chimiques d'un grand intérêt. Pour témoigner qu'elle considérait la publication de cet ouvrage comme un grand service rendu à l'hygiène publique, la Société de médecine de Lyon, sur la proposition d'une commission qui avait pour organe M. le docteur Brachet, a décerné une médaille en or à son auteur. Cette distinction était d'autant plus honorable pour ce dernier que la Société de médecine n'avait pas proposé de prix sur la question des eaux potables et qu'il était contre ses usages d'en accorder à ses propres membres.

Parmi les eaux minérales, M. Dupasquier s'est particulièrement livré à l'étude des eaux sulfureuses. Dans une monographie des plus complètes qu'il a publiée en 1841 (*Histoire chimique médicale et topographique de l'eau minérale sulfureuse et de l'établissement thermal d'Allevard (Isère)*), volume de plus de 600

pages), il s'est surtout appliqué à éclairer toutes les parties de l'analyse chimique de cette classe importante d'eaux minérales et lui a particulièrement fait faire un très-grand progrès en créant une nouvelle méthode pour doser le soufre, méthode aussi remarquable par sa simplicité que par son exactitude. Depuis les beaux travaux de M. Anglada sur les eaux sulfureuses, aucun ouvrage aussi important n'avait été publié sur cette matière. Cette méthode, qui a été adoptée par tous les chimistes et a fait, depuis son apparition, cesser beaucoup d'incertitudes, eu égard à la composition des eaux sulfureuses, est une ingénieuse application de la propriété que possède l'iode de décomposer l'acide sulfurique et les sulfures alcalins et de se substituer au soufre de ces composés. A cet effet, ce chimiste emploie l'iode dissous dans l'alcool et mesure cette solution avec un instrument qu'il a appelé *sulphydromètre*. La quantité de liqueur employée dans une analyse indique la proportion de l'iode combiné, et l'iode celle du soufre. Au moyen de cet instrument on peut faire une analyse de quantité d'une exactitude rigoureuse en quelques minutes, et pour cela même il n'est pas besoin d'être chimiste. Quand on a vu pratiquer l'opération une seule fois, on est apte à la pratiquer soi-même. Il est donc possible, en employant le sulphydromètre, d'établir, en voyageant, la valeur comparative de ces différentes

eaux sulfureuses ; c'est ce qu'a déjà exécuté M. le docteur Gintrac, de Bordeaux, relativement aux sources sulfureuses des Pyrénées.

La méthode d'analyse de M. Dupasquier a été l'objet de deux rapports complètement favorables, l'un à l'Institut, l'autre à l'Académie royale de médecine. On lit dans celui de l'Institut, fait par MM. Dumas et Pelouze :

« Le nouveau procédé de M. Dupasquier diffère essentiellement de tous ceux qui ont été proposés jusqu'à ce jour, et par le principe sur lequel il est fondé, et par le mode même d'exécution. L'iode que ce chimiste substitue aux dissolutions métalliques est un réactif extrêmement sensible pour déceler la moindre trace de principe sulfureux, et il offre en même temps une méthode analytique aussi *exacte que simple et rapide* pour déterminer la proportion de ce principe dans les eaux minérales. »

Le rapport de MM. Dumas et Pelouze se termine ainsi : « Le *sulphhydromètre* de M. Dupasquier permettra de rectifier, nous n'en doutons pas, bien des erreurs qui ont été commises dans le dosage de l'élément sulfureux des eaux minérales ; il indiquera avec certitude quelles sont les sources dans lesquelles ce principe reste constant, comme il permettra de suivre avec facilité les variations qu'elles pourront présenter. Il serait bien

à désirer que M. Dupasquier continuât à s'occuper d'une question si intéressante à plusieurs égards, si importante pour la thérapeutique.

« Nous avons constaté la bonté de la nouvelle méthode dont la chimie est redevable à M. Dupasquier, et nous avons l'honneur de proposer à l'Académie l'insertion du Mémoire de ce chimiste distingué dans le *Recueil des savants étrangers*. » (Séance du 9 août 1841.)

On doit encore à M. le docteur Dupasquier plusieurs autres travaux importants, parmi lesquels nous citerons son *Mémoire sur la formation spontanée de l'acide sulfurique près des eaux minérales sulfureuses* ; celui *sur la présence de l'arsenic, à l'état de chlorure, dans l'acide chlorhydrique* ; celui *sur l'emploi du fer dans l'appareil de Marsh*. Nous devons mentionner aussi d'une manière particulière les travaux cliniques et thérapeutiques de M. le docteur Dupasquier *sur le proto-iodure de fer et son emploi dans la phthisie tuberculeuse* ; *sur la nophthaline*. M. Dupasquier est d'ailleurs un des collaborateurs les plus actifs du *Journal de pharmacie et de chimie*, de Paris.

Le nom de ce professeur est un de ceux qui reviennent le plus souvent dans les recueils de chimie médicale et de thérapeutique.

Les travaux de M. Dupasquier lui ont fait acquérir

une des positions les plus honorables parmi les savants de la province : indépendamment de son double professorat, il siège au conseil de salubrité de Lyon ; il est, en outre, président du jury médical du département du Rhône, jury dont nous devons ici proclamer la juste sévérité qu'il apporte dans la réception des pharmaciens et des officiers de santé.

Les services importants rendus à la science par M. Dupasquier devaient nécessairement attirer l'attention de M. le ministre de l'instruction publique ; ils lui ont valu la décoration de la Légion d'honneur, qui lui a été conférée avec l'assentiment de ses confrères et de ses compatriotes, dont les uns et les autres professent une aussi profonde estime pour son caractère que pour son savoir.

M. Dupasquier, comme savant, est encore dans la force de l'âge, et comme il continue à se livrer sans relâche à de nouvelles recherches, il est à croire que les sciences chimiques et médicales lui devront encore plus d'un travail utile, plus d'une découverte importante.

FIN

LYON. — IMPRIMERIE PÉTRAT AÎNÉ, RUE GENTIL, 4.